

UNE AME POUR ENJEU

Dans la forêt de Clairmarais, près de Cambrai, en France, on voit les ruines du couvent de ce nom, et la tradition suivante se rapporte à sa fondation :

A l'endroit où plus tard il fut construit, s'élevaient jadis les tours majestueuses d'un magnifique château, mais son existence remonte à une époque très éloignée, plus de sept cents ans s'étant écoulés depuis.

Dans ce château vivait un puissant seigneur, qui avait une très belle femme, mais elle était extrêmement orgueilleuse, et trop hautaine pour s'associer à aucune personne, à moins qu'elle ne fût aussi noble qu'elle-même. Un jour son mari sortit à cheval et la nuit vint sans qu'il fût revenu. Pendant son absence un chevalier demanda l'hospitalité au château. La dame non seulement y consentit, mais le fit entrer dans sa chambre. Là, l'étranger sut gagner les bonnes grâces de la châtelaine par ses compliments et ses louanges, et il finit par lui dire qu'il avait rencontré dans la forêt un vieillard qui jurait de se venger d'elle pour l'avoir chassé du château, disant qu'elle n'était pas noble, mais qu'il l'avait échangée lorsqu'elle était encore au berceau. Par ces propos et d'autres semblables l'étranger, qui se donnait le nom de Brudemmer, lui persuada de le suivre aux portes du château, où elle poignarda son propre père. Après cela ils rentrèrent dans le castel et se mirent à jouer aux échecs.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit brusquement et le seigneur de Clairmarais entra, en proie à la plus violente colère. A sa vue Brudemmer se mit à rire aux éclats, tandis que la noble dame, devenant pâle comme une morte, eût voulu voir la terre s'ouvrir et l'engloutir. Mais le chevalier s'approchant d'elle, l'épée haute, lui dit :

—Que le diable vous emporte, parricide !

Avant qu'il pût la frapper, Brudemmer la saisit, en disant :

—Je l'accepte, et ils disparurent tous deux, accompagnés par un terrible roulement de tonnerre.

Ce ne fut que le soir du jour suivant que le chevalier revint de l'état de stupéfaction dans lequel l'avaient plongé ces terribles événements, et il se décida à se retirer du monde. Il entra peu de temps après dans le monastère de St-Bertin, où il mourut en paix.

Le château fut abandonné, personne ne voulant l'habiter, car tous les soirs on y entendait des bruits étranges, et nul de ceux qui osèrent y entrer, ne reparut jamais.

Enfin, un pieux moine bénédictin eut le courage de visiter un soir ce château. Après avoir parcouru plusieurs chambres, il s'arrêta pour se reposer dans une des plus petites pièces.

Il n'y était que depuis quelques instants lorsque la porte s'ouvrit, et un homme de haute taille, portant sur sa poitrine un écusson sur lequel se lisait le mot Brudemmer, entra dans la chambre : une dame, pâle comme le marbre, était suspendue à son bras. Ils étaient suivis d'un grand nombre de serviteurs revêtus d'une brillante livrée, et de huit hommes qui portaient de lourdes caisses sur leurs épaules.

Le chevalier indiqua du doigt une table sur laquelle se trouvait un échiquier, puis une chaise placée près de la table, le moine s'y assit immédiatement. Le chevalier prit un siège vis-à-vis lui et ils commencèrent à jouer. Le moine prêtait la plus grande attention à son jeu, et il conçut bientôt l'espérance de vaincre son adversaire, quand la dame indiqua à celui-ci un certain pion que le chevalier déplaça de suite. Ce mouvement changea toute la partie et le moine se trouva bien embarrassé, car il savait bien que son âme appartenait au diable s'il perdait. En voyant cette manœuvre, toute la compagnie se mit à rire bruyamment.

Le moine commençait à se repentir de sa témérité, mais il lui fallait bien faire de "nécessité, vertu ;" et après une fervente prière, il poussa un pion contre celui de son adversaire. Le chevalier, à son tour, devint pensif, car l'avantage était alors du côté du moine, et tout ce qu'il faisait favorisait toujours le jeu du moine. Tous deux jouèrent encore quelques instants et le moine devait évidemment être le vainqueur, lorsque tout à coup, un choc violent se fit sentir, le moine fut renversé par terre, et tout disparut.

Le lendemain matin, le moine trouva le squelette d'une femme, brisé et enveloppé dans des débris de vêtements, gisant près de la table et de l'échiquier renversés à terre, et près de la porte, huit caisses pleines d'or et d'argent. Il ensevelit les ossements dans la cour du château, et, à la place de ce castel, il éleva un cloître, auquel il joignit une magnifique église, et dont il devint le premier prieur.

M. Prudhomme, en visite chez une dame, fait sauter sur ses genoux le petit Arthur, bambin de dix ans qui montre de grandes dispositions pour l'équitation.

—Hop, hop, hop, hop ! Ça t'amuse-t-il, mon jeune ami ?

—Oui, monsieur, fait Arthur... mais pas tant que sur un vrai âne !

LES FUMEURS

Les Hollandais fument plus que tous les autres peuples du nord. Fumer—rêver les yeux ouverts ! Les bateliers sur la Treschkritt, la diligence aquatique de la Hollande, calculent en fumant la distance à parcourir ; ils ne disent pas : de tel endroit à tel autre, il y a tant de milles, mais, il y a le temps de fumer tel nombre de pipes. Quand vous entrez dans une maison, votre hôte vous offre de suite un cigare, et, souvent, il insiste pour emplir votre porte-cigare, avant votre départ. Il y a des fumeurs qui s'endorment la pipe à la bouche, qui la rallument la nuit quand ils s'éveillent, et le matin avant de sortir de leur lit. Diderot dit qu'un Hollandais est un "alambic vivant." Le cigare n'est pas pour lui le compagnon de son oisiveté, mais il le stimule et l'encourage à travailler.

Un Français a raconté l'histoire d'un vieux gentilhomme de Rotterdam, Van Klaes, surnommé le Père Grande Pipe. Il était vieux, gras, et il fumait sans cesse. Il avait été marchand, et il avait amassé une immense fortune dans les Indes.

A son retour à Rotterdam, il s'était fait bâtir, près de la ville, un beau château, dans lequel il avait un musée composé de toutes les pipes de toutes les contrées et de tous les temps. Ce musée était ouvert à tous les étrangers, et il leur était présenté un catalogue de la collection, relié en velours avec des poches pour les cigares et le tabac.

Mynheer Van Klaes fumait 150 grammes de tabac par jour et il mourut à 98 ans ; depuis l'âge de 18 ans jusqu'à sa mort, il en avait fumé 4,883 kilogrammes—ce qui eût fait une ligne de tabac longue de vingt lieues françaises.

Quelques jours avant la fin de sa 98^{ème} année, il sentit tout à coup sa mort approcher, et il fit venir son notaire—un grand fumeur—et il lui dit :

—Mon cher notaire, emplissez votre pipe et la mienne ; je vais bientôt mourir.

Quand les deux pipes furent allumées, Van Klaes dicta son testament, devenu célèbre par toute la Hollande.

Après avoir disposé de la plus grande partie de sa fortune en faveur de ses parents, de ses amis et des hôpitaux, il continua ainsi :

"Je désire que tous les fumeurs du pays soient invités à mes funérailles et par tous les moyens possibles : journaux, lettres privées, circulaires et annonces.

"Chaque fumeur qui aura accepté l'invitation recevra en cadeau dix livres de tabac et deux pipes, sur lesquelles seront gravées mon nom, mes armes et la date de ma mort.

"Les pauvres de ce district qui auront suivi mon corps recevront chacun et chaque année, le jour anniversaire de ma mort, un gros paquet de tabac.

"Mais je pose pour condition à tous ceux qui assisteront à la cérémonie funèbre, de fumer tout le temps qu'elle durera, sans s'interrompre : ceux-là seuls profiteront de mon testament.

"Mon corps sera enfermé dans un cercueil doublé à l'intérieur du bois de toutes mes vieilles boîtes de cigares de la Havane.

"Au fond du cercueil sera déposé un paquet de tabac français, connu sous le nom de *caporal* et un paquet de notre tabac hollandais.

"A mon côté on mettra ma pipe favorite et une boîte d'allumettes, parce que l'on ne sait pas ce qui peut arriver.

"Quand le cercueil aura été déposé dans la voûte, chaque personne présente passera devant et jettera dessus la cendre de sa pipe."

Le testament fut exécuté. Les funérailles furent splendides, et enveloppées dans un épais nuage de fumée. Les pauvres bénirent la mémoire du grand fumeur, et un souvenir vit encore dans son pays.

PETITES NOTES

Quand un colosse tombe, les roquets accourent et lèvent la patte dessus.

La langue d'un mort vaut mieux que celle d'un parjure.

Je me garde des malhonnêtes gens, mais des maladroits, qui m'en préservera ?...

Les paresseux se donnent plus de travail pour vivre d'expédients, qu'il ne leur en faudrait pour gagner honnêtement leur vie.

"Beaucoup de bruit pour rien !"

N'est-ce pas bien l'épigraphe qui convient à la vie ?

Eh quoi ! vous voici tout stupéfait, parce que votre meilleur ami vous a trahi ?... C'est sa fidélité qui aurait lieu de vous surprendre.

PETITE CHRONIQUE

DANS UNE PHARMACIE

Un habitant.—Oui, m'sieu le pharmacien, vous êtes plus savant que les médecins. C'est dans le creux de l'estomac que ça m'étire. Je dois avoir une goutte de sang ou bien des glaires sur le cœur. Ça me remonte jusque dans la tête. Ce doit être des vers solitaires ; ça me travaille toute la nuit.

Le premier élève.—Parfait, parfait, faudra vous purger. Trente grammes d'huile de ricin, ça réveille la fibre lisse. Puis des toniques : vin de quinquina, pilules ferrugineuses, c'est bon pour le sang...

* *

Deux dames élégantes entrent avec fracas et bruissement de robes de soie.

—Monsieur, avez-vous préparé notre cold-cream à la rose ? Je vous prie de nous l'envoyer au plus tôt avec un litre de vin de quinquina et des pilules d'iodure de fer.

(Elles sortent légères comme des oiseaux.)

L'habitant.—Elles ont donc la même maladie que moi, qu'elles prennent ce que vous m'ordonnez ?

Le premier élève.—Approximativement ; des troubles du côté de la fibre lisse...

* *

La porte s'ouvre devant un soldat, un caporal tout guilleret.

Le premier élève.—Que désirez-vous, militaire ?

Le soldat.—Une fiole vide de deux sous avec un bouchon.

Le premier élève.—Voici, jeune homme.

Le soldat.—Vous me mettez dedans pour un sou de tannin et un sou d'extrait de saturne.

Le premier élève.—C'est tout ce que vous désirez ?

Le soldat.—Si c'était un effet de votre bonté de m'ajouter par-dessus le marché une toute petite pincée de sulfate de zinc.

(Il sort avec l'habitant.)

Le second élève.—Parbleu, il se moque de nous. Il vient de me faire fabriquer, pour quatre sous, un excellent médicament valant quatre francs. Il la connaît dans les coins, celui-là !

Le premier élève.—Ce doit être l'inventeur de la soupe à l'ognon.

* *

Le second élève.—Oh !!! que vois-je là-bas ? sur le trottoir en face... le docteur X..., je suis perdu, il vient ici tout droit.

Le premier élève.—Ne fais donc pas ton Fenayrou. Qu'as-tu donc ?

Le second élève.—Ah ! figure-toi, hier soir à dix heures, avant la fermeture, j'étais tout seul à la boutique, avec le boss ; v'là, il m'arrive une ordonnance pressante ; une potion à la strychnine ; me vois-tu devant cette prescription avec mes six semaines de stage ; ma foi, de peur de me tromper, j'ai tout simplement délivré de l'eau simple avec du sirop de fleurs d'oranger. Ah Dieu ! voilà monsieur X. qui entre...

Le docteur X.—Bonjour, jeunes gens. Le patron est-il là ?

Le second élève.—Je cours l'appeler. (Il s'enfuit et revient derrière le maître apothicaire.)

Le pharmacien.—Cher docteur !!!

Le docteur X.—Ah ! cher ami. Je tenais à vous voir. Quelle excellente chose que la strychnine dans le cas de paralysie ! Hier soir, j'ai prescrit ce médicament dans un cas foudroyant. On est venu prendre la potion chez vous. Que vois-je ce matin : mon malade complètement guéri et dansant la gigue comme un Anglais devant Alexandrie. Ah ! le merveilleux agent excito-moteur !!!

Le premier élève.—(Bas au jeune second).—Eh bien, que dis-tu de la médication par l'eau claire ? Ça ne tire jamais et ça guérit quelquefois. Ce que l'on appelle de l'homéopathie. Mais tu sais, il ne faut pas en abuser.

TURINO.

QUELQUES COMBLES !

Le comble de la disette :
Faire du pain avec le son... du tambour.

Le comble de la vaccination :
Vacciner le petit bras de la Seine.

Le comble de l'étonnement pour une sage femme :
Voir sa chambre à coucher.

Le comble de la vertu pour une fleuriste :
Ne faire que des roses, afin d'être toujours appelée *rosière*.

Le comble de l'avarice pour un myope :
Regarder par-dessus son binocle pour ne pas en user les verres.